

XYZ. La revue de la nouvelle

Marie des étoiles

David Dorais



Numéro 138, été 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, D. (2019). Marie des étoiles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 35–38.

Marie des étoiles

David Dorais

À L'AUTOMNE 2016, j'ai décidé de faire un retour aux études. Je me suis inscrit à l'UQAM dans le cours de littérature intitulé « Merveilleux et fantastique sous l'Ancien Régime ». J'ai pouffé en lisant le titre. C'était à cause d'une blague personnelle, juste de moi à moi : je surnommais « Ancien Régime » la période où j'avais vécu avec ma femme, de laquelle je m'étais séparé quelques mois auparavant, après quinze ans de vie commune.

Le professeur a commencé la session en parlant du merveilleux chrétien au Moyen Âge. L'archange Gabriel combattant Lucifer, Satan se déguisant pour tenter les clercs studieux, et l'armée des saints jaillissant de la *Légende dorée* pour accomplir leurs miracles : saint Denis transportant sa tête, saint Jacques soutenant les pieds des pendus pour les empêcher de mourir, et même le chien saint Guinefort capable de guérir les enfants malades.

Elle s'appelait Marie. Le hasard m'a assis à côté d'elle, dans une classe de plus de cinquante étudiants. Après qu'elle a eu partagé avec moi des galettes à la citrouille faites maison, elle m'a tendu la main et m'a dit : « Je m'appelle Marie. » Je me suis dit que c'était le nom le plus ennuyant du monde. Mais je n'avais jamais vu des yeux riches comme les siens, bleus comme le lapis-lazuli des enluminures de la Vierge. Elle avait des cheveux blonds mi-longs, ils traçaient des arcs romans autour de son visage d'ange.

À partir de cette première rencontre, chaque fois que j'entrais en classe, quelques minutes avant 18 h, j'apercevais sa nuque. Je lui mettais la main sur l'épaule, elle se retournait et me saluait d'un sourire qui illuminait la terre entière. Elle parlait avec un léger accent français. J'ai d'abord cru que c'était par snobisme, comme le font plusieurs étudiants en lettres, mais elle m'a appris qu'elle était à moitié Française. Elle portait le plus souvent une veste anthracite, qu'elle 35

enlevait quand il faisait trop chaud, révélant une camisole noire. J'ai remarqué un petit tatouage de corbeau sur son épaule gauche.

La session s'est déroulée au rythme des découvertes. Le professeur nous a enseigné les récits de monstres de la Renaissance, les traités de démonologie et les procès de sorcières, Cyrano de Bergerac avec ses voyages dans les États et Empires de la Lune, les histoires de fantômes du Grand Siècle, les contes de fées, les témoignages de mesmérisme... Marie et moi étions fascinés. Elle se passionnait pour le surnaturel : elle adorait la mythologie grecque, les romans arthuriens, le Tarot. À la fin du cours, je marchais avec elle jusqu'à la station de métro. Nous bavardions. Elle avait étudié en cinéma à Concordia, maintenant elle se réorientait en littérature, mais la psychologie l'intéressait aussi. Elle avait naguère songé à devenir actrice, et avait gardé de cette ambition un goût pour le monde du spectacle. Elle travaillait dans un grand théâtre de Montréal. Elle souriait beaucoup, me touchait parfois l'avant-bras, jouait avec ses mèches de cheveux tandis qu'elle me parlait. Un jour, dans le métro, un vendeur de *L'itinéraire* a déclaré que nous formions un beau couple, et ça nous a fait rire.

Avec la séparation de mon épouse, tout un pan de ma vie s'était clos, celui où j'avais cru pouvoir vivre indéfiniment avec la même personne sans jamais cesser de l'aimer. Qui sait à quoi allait ressembler la période qui s'ouvrait ? J'avais quinze ans de différence avec Marie. Voulait-elle vraiment d'un vieux dont les tempes commençaient à grisonner ?

Pour le professeur, le XVIII^e siècle constituait un moment charnière où la littérature française passait du merveilleux au fantastique. Selon lui, la société entière passait d'une époque où elle embrassait aveuglément les manifestations de l'au-delà à une époque de doute et de remise en question, où le surnaturel provoquait l'angoisse et où l'enchantement se distordait. Par exemple, dans *Vathek* de William Beckford, le calife cherche à obtenir des pouvoirs occultes, mais sa

36 quête échoue et il descend en enfer, où il est condamné à

errer sans fin, son cœur se consumant littéralement. Ou bien, dans *Le diable amoureux* de Jacques Cazotte, le diable surgit non plus sous la forme traditionnelle d'un bouc, mais sous l'apparence incongrue d'un chameau s'exprimant en italien. Ce qui, depuis des siècles, s'était perpétué sans modification majeure se trouvait, au XVIII^e siècle, détourné de son cours et prenait une nouvelle direction.

La dernière semaine de la session, j'ai écrit à Marie (nous étions devenus amis sur Facebook) pour lui proposer d'étudier ensemble en vue de l'examen final; elle a dit qu'elle était trop occupée. Je lui ai proposé de prendre un verre après l'examen; elle a dit qu'elle avait déjà des plans. Je lui ai proposé de nous voir pendant les fêtes; elle ne m'a jamais répondu.

Lors de la rédaction de l'examen, elle a à peine levé les yeux de sa copie. Si je ne l'avais pas saluée en quittant la salle de classe, elle ne m'aurait pas regardé. C'est la dernière fois que je l'ai vue. Ensuite, j'ai eu beau rester branché en permanence sur Facebook, surveiller quand elle était en ligne, aucun signe ne m'est parvenu d'elle. À quoi bon lui écrire? C'est si facile de comprendre ces trois mots: «Non, pas toi.» Les vacances commençaient, je me suis mis au lit, sous les couvertures, un abri étouffant et vicié.

J'écris au passé pour me distancier de la souffrance, comme si ces choses-là avaient eu lieu il y a longtemps, des choses dont je serais maintenant revenu, mais la vérité, c'est que je suis encore au lit. Je ne peux plus en sortir. Comment échapper au mal? Je suis hanté par nous. Nos moments ensemble, ce sont des bijoux tombés dans la boue de mon existence. Leurs reflets chatoient dans l'obscurité de mes draps. Puis ils montent au ciel. Les gemmes brillent dans la noirceur. Son visage m'apparaît.

Salut, Marie des étoiles, pleine de grâce. Répands ta bonté sur moi. Délivre-moi de mes tourments. Dénoue mes liens, je t'en supplie. Je suis un pendu qui suffoque au bout de sa corde. Le corbeau perché sur mon gibet guette l'occasion de me becqueter les yeux. Baigné par le lait crayeux de la 37

lune, je me débats sans parvenir à mourir. Aide-moi, Marie. Je marche comme un gueux sur des chemins de charbons éteints.

Je suis un décapité dont la tête ne colle plus au cou.

Un enfant pestiféré que rien ne peut soigner, sauf toi.

Un chien amoureux d'une étoile.

Soudain, le ciel se déchire, une tête géante de chameau fait irruption. La tête de chameau ressemble à celle d'un chien hideux. Ses lèvres pendantes vomissent les mots « *Che vuoi?* » Ce que je veux ? Ô Belzébuth, je veux que tu me donnes Marie, qu'elle m'appartienne tout entière. Je l'emmènerais sur la Lune, je la placerais dans une tour où elle serait pour toujours ma prisonnière. Ses cheveux blonds brilleraient au sommet de la tour. Un phare dans les ténèbres de l'espace.

La lueur des étoiles pleut sur la Terre.

Là, tout en bas, je suis la Bête, couchée dans son jardin de roses de jais, alors que la Belle l'a oubliée. L'obscurité me recouvre. La terre brûle sous ma joue. Quoi de plus pitoyable qu'une bête qui pleure ? La Belle est partie depuis des jours grâce à son anneau magique. Elle s'amuse bien, ailleurs, sans moi. Ce soir, c'est Noël, la nuit la plus longue de l'année, et je la passe tout seul dans mon lit de ronces, où je me meurs.

Tout à coup, la terre s'ouvre, vous êtes précipité en enfer. Dans des ruines antiques, vous êtes entouré de corps blafards. Tous portent la main devant le cœur. Vous penchez la tête : vous aussi, vous faites le même geste. Vous croyiez pouvoir être aimé ? Par une jeune, vous si vieux, si laid ? Vous connaissez le châtiment réservé aux présomptueux ? Vous écartez la main. Vous voyez, au creux de votre poitrine, un abominable brasier. Votre cœur est là, mordu par les flammes. Vous avez tellement mal que vous êtes incapable de pleurer. Le feu couronne votre cœur, le fait brûler sans le faire disparaître, et vous savez que la douleur ne s'éteindra jamais plus.